

# Les jeunes filles pauvres dans « Un amour de Swann » (1911-1913)

SOLÈNE LÉPINAY

*Univ. Grenoble Alpes, CNRS, Litt&Arts, ANR-21-CE27-0002-01*

Solène Lépinay est doctorante à l'Université Grenoble Alpes sous la direction de Françoise Leriche. Dans le cadre du projet ANR Corr-Proust, elle a traité le corpus des lettres de 1912 et 1913.

Lors de la correction de la dactylographie (1911-1912) et des épreuves (1913) d'« Un amour de Swann », Proust accentue le rôle des jeunes filles pauvres dont la beauté plaît spontanément au protagoniste. L'objectif de cet article est de voir en quoi ce sont ces figurantes qui, en posant des jalons à toutes les étapes de l'amour de Swann pour Odette, font de celui-ci un sentiment cérébral et décadent.

*Proust (Marcel), genèse, Swann (Charles), Odette, amour, sexualité, décadence, classe populaire*

Quand, à l'automne de 1911, Proust fait dactylographier « Un amour de Swann », l'histoire est déjà celle des tourments causés par une femme qui n'est pas le « genre » du héros, mais c'est à la fin de 1911 et/ou au cours de l'année 1912 que Swann tombe amoureux, plus précisément, d'un « idéal esthétique » (Leriche 1990, 215). « Odette cesse d'être rose et bouffie [...] pour devenir au contraire maigre et alanguie, d'une beauté tout au plus picturale » (*ibid.*). Le récit, qui s'inscrit dans un cadre « fin-de-siècle », devient alors la « mise en scène ironique des aspirations esthético-décadentes » (*ibid.*, 210). Comparée à divers endroits du texte à une maladie, cette « perversion amoureuse » (*ibid.*) décrit une courbe et comporte plusieurs phases.

Avant de tomber amoureux, Swann, comme un Casanova animé par le sentiment d'aventure, cultive le désir qui le pousse vers de nombreuses conquêtes. Celles-ci, souvent issues de la classe populaire, l'attirent spontanément par leur beauté. Il est intéressant de voir d'une part que les « soixante-quinze feuillets » [75 f.] comportent un prototype de ce comportement, et d'autre part que Proust accentue ce goût pour les femmes de classe sociale inférieure sur la dactylographie et sur les placards que lui remet son éditeur Bernard Grasset à partir de la fin mars 1913.

En nous fondant sur l'étude génétique des corrections sur la dactylographie et sur les placards Grasset, nous montrerons en quoi ces figurantes définissent les contours de l'amour de Swann, l'éloignant du désir naturel pour le constituer comme un sentiment cérébral et décadent. Nous étudierons trois moments du développement de ce sentiment, liés chacun à une femme ou une catégorie de femmes : les domestiques lorsque Swann ne connaît pas encore Odette, la petite ouvrière pendant l'« incubation » (Béhar 1970, 92) de son amour-maladie, et la jeune prostituée au paroxysme de son mal, peu avant la guérison.

## Les domestiques

Quand le récit dont il est le héros commence, Charles Swann occupe depuis plusieurs années une situation paradoxale. Fréquentant la société du faubourg Saint-Germain, cet homme à la curiosité insatiable, parce qu'il a fait le tour des femmes de l'aristocratie, s'est mis à rechercher ses maîtresses parmi les domestiques et les filles de fonctionnaires. Que ce soit dans un « petit trou de province » ou un « milieu obscur de Paris » (*DCS I*, 188), il poursuit indistinctement toutes les femmes qui éveillent ses sens par « une chair saine, plantureuse et rose » (*DCS I*, 189), et déploie ses efforts pour être mis en relation avec elles. Un autre personnage dont Proust avait dressé le portrait en 1908 a le même comportement. La publication récente des « soixante-quinze feuillets » permet en effet de trouver un prototype de Swann dans l'oncle du narrateur, prénommé Florian.

Tandis qu'un comportement présenté comme courant serait celui d'un homme qui « passe » sur sa maîtresse habituelle l'appétit qu'une autre a ouvert (lorsque cet homme voyage et que les femmes rencontrées l'attirent, mais se dérobent), à l'inverse, Swann et l'oncle Florian veulent aller plus loin dans la voie encore non explorée dont les belles inconnues représentent le point de départ. Pour chaque femme possédée il y a une aventure unique à raconter, une aventure potentiellement « piquante [...] » (*DCS I*, 190). Nous pouvons ainsi mettre en parallèle les passages suivants :

Si en voyage il rencontrait une famille [...] dans laquelle une femme se présentait à ses yeux parée d'un charme qu'il n'avait pas encore connu, rester dans son « quant à soi » et tromper le désir qu'elle avait fait naître, substituer un plaisir différent au plaisir qu'il eût pu connaître avec elle, en écrivant à une ancienne maîtresse de venir le rejoindre, lui eût semblé une aussi lâche abdication devant la vie, un aussi stupide renoncement à un bonheur nouveau, que si au lieu de visiter le pays, il s'était confiné dans sa chambre en regardant des vues de Paris.

[...] le jour où n'ayant réussi à connaître aucune des femmes élégantes d'un pays, à se faire présenter à aucune de ses jeunes filles, à prendre la taille d'aucune de ses servantes, il écrivait en désespoir de cause à sa maîtresse de venir, il lui semblait faire acte de renoncement, et de mensonge en faisant semblant de mener une vie complète là où tout simplement il substituait à la partie de la vie qu'il ne pouvait explorer, quelque chose qui n'était pas d'elle. Ce n'est pas lui qui se serait enfermé dans ses relations anciennes, dans le sentiment de son quant-à-soi, de sa « situation ».

Le thème du « renoncement » se trouve également dans l'esquisse autour de la vendeuse de café au lait du Cahier 2 :

Un autre emmène sa maîtresse et étouffe sur elle quand le train repart le désir des filles du pays qu'il a rencontrées. Mais c'est une abdication, un renoncement à connaître ce que le pays nous donne, à aller au fond de la réalité. (*JFF II*, 894)

La description de l'oncle a ceci de particulier, par rapport à celle de Swann dans la *Recherche*, qu'il n'obéit pas à ses appétits sexuels, mais que ceux-ci sont mis au service de sa philosophie :

[...] parfois mon oncle dès le premier regard ne désirait pas coucher, [...] même s'il l'avait désiré dès le début – ce qui n'arrivait pas toujours – il y renonçait souvent en route [...]. Non ce qui le poussait c'était le désir, c'était aussi une sorte de sincérité, c'était de prendre le désir pour ce qu'il est, un chemin qui nous fait espérer d'aller à la vraie connaissance des choses particulières, des individus. C'était de ne pas « passer » sur une maîtresse habituelle toujours la même le désir que lui avait inspiré la laitière aux blanches manches qui l'avait regardé au coin de la rue [...] (*75 f.*, 79-80)

Swann lui ressemble par sa curiosité courageuse et son besoin de nouveauté :

Il n'était pas comme tant de gens qui [...] s'abstiennent des plaisirs que la réalité leur présente en dehors de la position mondaine où ils vivent cantonnés jusqu'à leur mort, se contentant de finir par appeler plaisirs, faute de mieux, une fois qu'ils sont parvenus à s'y habituer, les divertissements médiocres ou les insupportables ennuis qu'elle renferme. (*DCS I*, 189)

L'oncle et Swann ont la même attitude, qu'il s'agisse de femmes élégantes ou de servantes. Des femmes issues de diverses classes sociales sont ainsi mises sur un pied d'égalité, ayant toutes la même valeur en ceci qu'elles représentent toutes l'inconnu.

Par la volonté de l'oncle et de Swann de séduire les femmes de la classe populaire, les rapports de domination sociale s'inversent. Alors que l'aristocratie se situe, par définition, au-dessus de toutes les autres classes sociales, cette classe leur sert paradoxalement de marchepied. Les femmes qui sont, au sens économique, *employées* par un maître, n'ont de valeur aux yeux de Swann et de l'oncle que pour leur beauté, et n'ont d'autre emploi que celui de faire naître la rêverie. L'aristocratie, quant à elle, est explicitement *employée* comme un outil :

DCS I, 188

[...] à partir du jour où il avait connu à peu près toutes celles de l'aristocratie [...], il n'avait plus tenu à ces lettres de naturalisation, presque des titres de noblesse, que lui avait octroyées le faubourg Saint-Germain, que comme à une sorte de valeur d'échange, de lettre de crédit dénuée de prix en elle-même, mais lui permettant de s'improviser une situation dans tel petit trou de province ou tel milieu obscur de Paris, où la fille du hobereau ou du greffier lui avait semblé jolie.

75 f., 77

La situation qu'il avait dans le faubourg Saint-Germain à Paris, maintenant qu'il en connaissait toutes les femmes ce n'était plus rien qu'une sorte de masse inerte, sans valeur en soi, mais très utile comme truelle pour s'en bâtir une n'importe où dans le village ou la ville d'eaux où il arrivait et où il se trouvait une femme qui lui plaisait.

L'oncle est ensuite comparé à « un homme qui aurait une chaîne d'or et aurait besoin de bijoux » (75 f., 78), Swann à « un affamé qui troquerait un diamant contre un morceau de pain » (DCS I, 190). Cette dernière comparaison correspond mieux à la situation : elle assimile les femmes à des objets que l'on consomme, qui satisfont un besoin physique, un appétit. C'est en effet parce que leur « chair plantureuse et rose » a su « éveiller » « ses sens » que Swann les poursuit (DCS I, 189). Or ces attributs se retrouvent dans toutes les catégories sociales. Cependant, dans un ajout sur la dactylographie, Proust précise que le comportement de son personnage diffère en fonction de la position sociale qu'occupe son interlocutrice par rapport à lui : c'est surtout devant les femmes de condition plus « humble » que la sienne qu'il « trembl[e] d'être méprisé » et qu'il devient poseur (D2, f. 7r).

Dans les « soixante-quinze feuillets », l'oncle préfère également aborder les femmes « par *en haut* », ce que le narrateur explique par une certaine timidité :

[...] je crois que ce besoin de paraître brillant à ce qu'il aimait ou courtoisait, d'aborder les femmes par *en haut*, d'une situation qu'elles enviassent, en ayant l'air de condescendre, je crois que là encore il y avait dans une certaine mesure comme chez

la vieille dame sensibilité et timidité qu'on ne veut pas mettre à l'épreuve, renoncement non pas à la vie, à ses joies nouvelles, comme chez la vieille dame, mais au contact complet avec la vie. (75 f., 78)

Quant à Swann, s'il désire être envié et admiré, la raison est une loi universelle s'appliquant à d'autres que lui<sup>1</sup>.

Outre le bénéfice d'être inconditionnellement admiré, l'avantage de la compagnie des femmes modestes peut résider, au second sens du mot, dans leur *modestie*. Dans la description du mauvais goût d'Odette, quand celle-ci est devenue la maîtresse de Swann, Proust introduit sur les épreuves<sup>2</sup>, lorsqu'il les corrige en 1913, une courte analepse qui rappelle les habitudes qu'avait Swann avant de fréquenter la cocotte :

<Jusque-là, comme beaucoup d'hommes chez qui leur goût pour les arts se développe indépendamment de la sensualité, un disparate bizarre avait existé entre les satisfactions qu'il accordait à l'un et à l'autre, jouissant, dans la compagnie de femmes de plus en plus grossières, des séductions d'œuvres de plus en plus raffinées, emmenant une petite bonne dans une baignoire grillée à la représentation d'une pièce décadente qu'il avait envie d'entendre ou à une exposition de peinture impressionniste, et persuadé d'ailleurs qu'une femme du monde cultivée n'y eût pas compris davantage, mais n'aurait pas su se taire aussi gentiment.> (Ajout sur les premières épreuves, Placard Bodmer 37, à gauche de la troisième page. Je souligne).

Tandis qu'à plusieurs endroits de la *Recherche*, les bourgeois tout comme les individus de la plus haute société se montrent incapables de tenir des propos pertinents face à des œuvres complexes<sup>3</sup>, celles qui par leur origine sociale n'ont pas eu le privilège de s'éduquer aux arts demeurent silencieuses, ce qui leur évite de proférer des inepties. Swann, qui « jusque-là » appréciait le silence des femmes incultes, non seulement pardonne à Odette l'impertinence de ses jugements mais ceux-ci « l'enchant[ent] », « comme tout ce qui [vient] d'elle » (DCSI, 242). L'ajout d'une comparaison entre elle et la jeune domestique permet ainsi de mieux appréhender les changements opérés chez Swann par cet amour, qui l'aveugle sur le ridicule de sa maîtresse et de ses propos aussi vaniteux que vulgaires.

<sup>1</sup> « De même que ce n'est pas à un autre homme intelligent qu'un homme intelligent aura peur de paraître bête, ce n'est pas par un grand seigneur, c'est par un rustre qu'un homme élégant craindra de voir son élégance méconnue. Les trois quarts des frais d'esprit et des mensonges de vanité, qui ont été prodigués depuis que le monde existe par des gens qu'ils ne faisaient que diminuer, l'ont été pour des inférieurs. », DCSI, 189.

<sup>2</sup> Les placards corrigés de *Du côté de chez Swann* sont conservés à la Fondation Bodmer. <<https://bodmerlab.unige.ch/fr/constellations/autographes/barcode/1072068803?page=004>>

<sup>3</sup> Voir, par exemple, les exclamations de Mme Verdurin quand le pianiste a fini de jouer la sonate : DCSI, 209.

Autre changement : il ne cherche plus à être introduit auprès de diverses jolies femmes : ce qui était son « caractère permanent »<sup>4</sup> ne se manifeste plus. Il n'est « plus le même ». Il montre même

l'attitude inverse de celle à quoi, hier encore, on l'eût reconnu et qui avait semblé devoir toujours être la sienne. Tant une passion est en nous comme un caractère momentané et différent qui se substitue à l'autre et abolit les signes jusque-là invariables par lesquels il s'exprimait! (*DCSI*, 231)

On observe, donc, comme le formule Yves-Michel Ergal, « la lente métamorphose de l'homme à femmes en amoureux transi et jaloux » (Ergal 2010, 50).

## La petite ouvrière

Tout esthète fin-de-siècle cherche à marquer sa différence, et le domaine de la sexualité n'échappe pas à cette règle. Un esprit supérieur ne saurait se satisfaire « d'une sexualité ordinaire », mais serait « écoeuré [...] d'une fornication sans beauté avec le sexe opposé, formule laide et vulgaire. » (Carassus 1966, 423-424) Le snob cherche la sensation rare, la luxure raffinée. Raffinés, les goûts artistiques de Swann le sont. En matière de femmes en revanche, il trouve le plus souvent jolies celles qui sont d'une beauté banale, comme l'indique cet ajout sur la dactylographie :

Swann lui ne cherchait pas à trouver jolies les femmes avec qui il passait son temps, mais à passer son temps avec les femmes qu'il avait d'abord trouvé[es] jolies. <Et c'étaient souvent des femmes de beauté assez vulgaire, car les qualités physiques qu'il recherchait sans s'en rendre compte étaient en complète opposition avec celles qui lui rendaient admirables les femmes sculptées, ou peintes par les maîtres qu'il préférait. La profondeur, la mélancolie de l'expression glaçait ses sens que suffisait au contraire à exalter une chair saine, plantureuse et rose.> (*D2*, NP entre f. 7v et 8r)

Ainsi ce dandy ne méprise-t-il pas la beauté grossière et sans distinction qu'ont les femmes susceptibles de plaire à des hommes dont le goût est moins cultivé que le sien. Si la libido de cet esthète étonne, ce n'est pas par son originalité, comme on pourrait l'attendre d'un homme fin-de-siècle, c'est au contraire par sa normalité.

Le compte-rendu de sa première rencontre avec sa future maîtresse sur la dactylographie comporte une correction qui pourrait paraître anodine :

---

<sup>4</sup> « Tous ses amis avaient l'habitude de recevoir de temps en temps des lettres de lui où un mot de recommandation ou d'introduction leur était demandé avec une habileté diplomatique qui, persistant à travers les amours successives et les prétextes différents, accusait [...] un caractère permanent et des buts identiques », *DCSI*, 190-191.

Mais tandis que chacune de ces liaisons, ou chacun de ces flirts [*sic*], avait été la réalisation plus ou moins complète d'un rêve né de // la vue d'un visage ou d'un corps que Swann avait, ~~sans le vouloir~~ <spontanément, sans s'y efforcer>, trouvé charmants, en revanche quand un jour au théâtre il fut présenté à Odette de Crécy [...], elle était apparue à Swann non pas certes sans beauté, mais d'un genre ou beauté qui lui était indifférent, qui ne lui inspirait aucun désir, lui causait même une sorte de répulsion physique, de ces femmes, comme tout le monde a les siennes, différentes pour chacun, et qui sont l'opposé du type que ses sens réclament. (D2, f. 10r-11r)

Mais pourquoi Proust a-t-il remplacé la locution « sans le vouloir » par l'adverbe « spontanément », et son complément : « sans s'y efforcer ». Notre hypothèse est qu'il a voulu écarter un contre-sens, car « sans le vouloir » pourrait être interprété comme « malgré lui », « à contre-cœur », alors que dans ce passage, « sans le vouloir » signifie plutôt : sans avoir à trouver des raisons, des justifications. En effet, la « volonté » dans la *Recherche* désigne la capacité à choisir rationnellement et fermement. Dans son œuvre en général, Proust oppose la volonté, qui est un exercice de maîtrise de soi, au désir, qui est une « impulsion du moment » (*PJ*, 89-90)<sup>5</sup>. Le désir des femmes plantureuses correspond donc à une impulsion inconsciente, mécanique, de l'ordre de l'instinct, indépendante de la volonté de Swann. *A contrario*, le charme qu'il trouve à Odette demande un effort. Swann doit amener à sa conscience un souvenir qu'il superpose à la réalité afin de la rendre désirable, par exemple en rappelant le rêve « longtemps caressé » d'embrasser Odette, « comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé », ou en situant le visage d'Odette dans la fresque de Botticelli, ce qui donne à sa présence matérielle un caractère « surnaturel et délicieux » (*DCS I*, 221).

Dans la version de 1911, si la beauté d'Odette était de celles qui repoussent Swann, c'est qu'elle était trop « trop bouffie » et « trop rose ». Il était déçu à cause de ces caractéristiques, tandis qu'après les corrections apportées à la dactylographie, le fait d'être bouffie et rose est un critère d'attraction.

Or, fin 1911 ou début 1912, en corrigeant sa dactylographie, Proust donne à Odette un visage maladif, objectivement déplaisant, changement d'apparence qui justifie plus clairement la déception de Swann :

< Pour lui plaire elle avait un type trop accusé, la peau trop fragile, les pommettes trop saillantes, les traits trop tirés. Les yeux étaient beaux mais si grands qu'ils fléchissaient sous leur propre masse, fatiguant tout son visage et donnant toujours l'air d'avoir mauvaise mine ou d'être de mauvaise humeur. > (D2, f. 11r)

---

<sup>5</sup> BOUILLAGUET & ROGERS 2004, notice : « Désir ».

Si elle est comparée à une fleur, c'est à une fleur fanée :

Elle [...] retourna voir Swann, et enfin puis rapprocha ses visites <;> et sans doute elle renouvelait à chaque fois la déception qu'il éprouvait à retrouver <à se retrouver devant cette> sa beauté, trop bouffie et trop rose <dont il avait un peu oublié dans l'intervalle les particularités et qu'il ne se ra dans l'intervalle et qu'il ne s'était pas rappelé [trois mots biffés] ni si expressive ni si fanée ; il regrettait que le visage qu'elle lui montrait pendant qu'ils causaient ; que le corps qu'il sentait auprès du sien ne fussent pas tout à fait du // genre de ceux qu'il aurait choisis. [...]> (D2, f. 12r-13r)

C'est alors l'ouvrière qui récupère les anciennes caractéristiques physiques d'Odette :

Et préférant infiniment à celle d'Odette, la beauté d'une petite ouvrière <blon fraîche et bouffie eom comme une rose> dont il était épris, il aimait mieux passer le commencement de la soirée avec elle, étant sûr de voir Odette ensuite. (D2, f. 36r)

Avant les corrections sur la dactylographie Proust avait déjà décidé que Swann préférait infiniment la beauté de l'ouvrière à celle d'Odette (comme l'exprime l'adverbe « infiniment », aucune comparaison entre ces deux beautés n'est possible) mais, avec ces modifications, il distribue plus nettement les caractéristiques physiques.

Afin de passer du temps avec l'ouvrière, Swann refuse qu'Odette vienne le chercher pour aller chez les Verdurin. La petite ouvrière l'attend près de chez lui, monte à ses côtés et reste dans ses bras jusqu'au moment où la voiture l'arrête devant chez les Verdurin (DCS I, 215). Yves-Michel Ergal compare l'ouvrière à la fillette « levée » par le héros à la porte d'Albertine<sup>6</sup>, notant un

même air bravache de l'indifférence dans les bras de la petite inconnue, alors que seul compte l'amour pour Odette, ou Albertine, dérivatif momentané pour retarder, comme afin d'en goûter toute la saveur, le moment de retrouver l'Autre. (Ergal 2010, 49)

Pendant, à ce moment de l'amour de Swann, l'ouvrière n'est pas un « dérivatif », c'est-à-dire un divertissement, une distraction. Elle serait plutôt un « apéritif » qui ouvre l'appétit de Swann, tandis que la beauté d'Odette le laisse indifférent. Que cet appétit soit seulement ouvert ou complètement satisfait par cette

<sup>6</sup> « Devant la porte d'Albertine, je trouvai une petite fille pauvre qui me regardait avec de grands yeux et qui avait l'air si bon que je lui demandai si elle ne voulait pas venir chez moi, comme j'eusse fait d'un chien au regard fidèle. Elle en eut l'air content. À la maison je la berçai quelque temps sur mes genoux, mais bientôt sa présence, en me faisant trop sentir l'absence d'Albertine, me fut insupportable. Et je la priai de s'en aller, après lui avoir remis un billet de cinq cent francs. », AD IV, 15-16.

jeune fille (le texte ne le précise pas), le désir de voir Odette n'a rien à voir avec un appel de la chair.

En faisant, sur la dactylographie, remarquer par Swann une ressemblance entre Odette et un personnage pictural (la Zéphora des fresques de Botticelli), un nouveau type de désir naît en lui : celui d'embrasser une œuvre d'art. « Cette vague sympathie qui nous porte vers un chef-d'œuvre que nous regardons [...] devenait un désir qui suppléa désormais à celui que le corps d'Odette ne lui avait pas d'abord inspiré » (*DCS I*, 221). En effet lors de la correction de la dactylographie en 1911-1912, apparaît l'épisode des visites faites par Swann à Odette où celui-ci prend conscience d'un type de désir nouveau pour lui, frappé soudain par sa ressemblance avec la figure de Zéphora, fille de Jéthro, peinte par Botticelli dans une fresque de la chapelle Sixtine (Leriche 1990, 73 ; *DCS I*, 220). Mais alors même que naît chez Swann ce désir pour Odette, celui-ci ne rompt pas avec son ouvrière, et continue à voir ces deux femmes.

Le changement physique d'Odette est également opéré dans le récit du rêve de Swann, qui « aurait voulu crever ses yeux qu'il ~~aurait~~ aimait tant tout à l'heure, <écraser> ces joues chaudes et rosées <flétries> <sans fraîcheur> » (D2, f. 196v).

Aussi, l'exclamation emblématique et synthétique de cet épisode amoureux n'est-elle plus inspirée par le souvenir du même visage :

Il repensa à son rêve, <[...] il revit comme il les avait sentis tout près de lui il y a une heure ~~ces joues~~ ce teint pâle d'Odette, ces joues trop maigres, ces traits tirés, ces yeux battus qu'il ne remarquait plus depuis les premiers temps de leur amour où sans doute dans son sommeil sa mémoire en avait été chercher la sensation exacte et il s'écria> ~~bouffi, trop rose d'ODETTE~~, et s'écria en lui-même : « Dire que j'ai gaché [*sic*] des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour <,> pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » (D2, 198v).

Ayant omis d'actualiser l'apparence d'Odette à un endroit de la dactylographie, Proust se rattrape sur les placards Grasset, et en profite pour renforcer sa laideur :

Certes l'étendue de cet amour, Swann n'en avait pas une conscience directe. [...] le peu de goût, presque le dégoût que lui avait inspiré, avant qu'il aimât Odette, ~~sa beauté trop rose, trop bouffie~~, <son ses traits trop marqués expressifs, son teint de sans fraîcheur> lui revenait à certains jours, où ~~sa chair qui devenait d'ailleurs plus flasque lui était apparue particulièrement congestionnée~~. « Vraiment il y a progrès sensible, se disait-il le lendemain ; à voir exactement les choses, je n'avais presque aucun plaisir hier à être dans son lit, c'est curieux je la trouvais presque <même> laide. » (Placard Bodmer 45)<sup>7</sup>

<sup>7</sup> Pour la transcription des placards corrigés, voir *TP*, 756 — Proust a oublié de barrer « sa beauté trop rose trop bouffie » sur ses dactylographies : voir, pour la première, D1, le folio 137r, et pour la

Le jugement est sans appel. Plus rien ne nuance cette impression de laideur, aussi frappante que la beauté des jeunes filles fraîches. Swann se rend bien compte que son amour pour Odette déforme la réalité. Comme « un réflecteur mal réglé », il peine à faire la mise au point, ainsi que Proust le décrit dans un ajout tardif sur la dactylographie, après « son amour s'étendait bien au-delà des régions du désir physique » :

<La personne même d'Odette n'y tenait même plus une grande place quand de son regard il rencontrait sur sa table la photographie d'Odette ou quand elle venait le voir, il avait peine à [...] identifier la figure de chair ou de bristol au trouble constant qui le remplissait tout entier. Il se disait c'est elle comme si tout d'un coup nous pouvions voir une de nos maladies et qu'elle ne ressemblait pas à ce que nous souffrons. [...]> (D1, f. 136v ; ajout au crayon bleu avec la fin en haut de la page au stylo noir)<sup>8</sup>

Enfin, notons que les corrections apportées à la dactylographie multiplient les apparitions de l'ouvrière. Si ce personnage existe déjà dans la dactylographie (« Souvent il se trouvait qu'il s'était tant attardé avec sa petite la jeune ouvrière avant d'aller chez les Verdurin, qu'une fois la petite phrase jouée par le pianiste, il s'apercevait qu'il était bientôt l'heure qu'Odette rentrât. », D2, f. 37r), en corrigeant les premières épreuves, Proust fait de celle-ci la cause explicite du retard de Swann chez les Verdurin, retard décisif dans la progression de sa relation avec Odette, puisque c'est après l'avoir cherchée dans Paris qu'il « fera catleyas » avec elle pour la première fois.

Le texte de la dactylographie ne mentionne pas la cause du retard : « Mais une fois il arriva si tard chez les Verdurin qu'Odette croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. » (f. 44r.), tandis que sur le placard 34 nous trouvons l'ajout suivant :

< [...] Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour ensemble, il avait emmené jusqu'au Bois sa la jeune ouvrière pour retarder le moment d'aller chez les Verdurin, > ~~Mais une fois~~ il arriva si tard ~~chez les Verdurin~~ <chez ceux-ci> qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. (Placard Bodmer 34, p. 7)

Sur le placard 49, l'ouvrière apparaît parmi les éléments du décor dont Swann se souvient lorsque la musique lui fait connaître l'expérience de la mémoire involontaire :

---

seconde, D2, f. 135r.

<sup>8</sup> L'emplacement de l'ajout est indiqué par une croix sur le f. 137r. Cette addition, qui doit être tardive, ne se trouve pas sur D2 (Cf. f. 135), et reparait sur les épreuves (placard Bodmer 45, p. 4), avec quelques variantes (« qui le remplissait tout entier » devient notamment « qui habitait en lui »). Voir *TP*, 756.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux » « temps où j'étais aimé » [...], il retrouva tout ce qui de ce bonheur <perdu> avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, [...] <il retrouva sentit l'odeur du fer du coiffeur qui <lui> courbait les mèches de ses cheveux pendant que Lorédan était allé chercher *la petite ouvrière*, les pluies d'orage [...]> (Placard Bodmer 49, entre la page 5 et 6. Je souligne. *TP*, 781).

Retrouver l'ouvrière fait partie d'un ensemble d'habitudes étroitement liées à la vie avec Odette. Quand Swann se souvient du temps où il était aimé, il se souvient, sans le moindre scrupule, sans le moindre sentiment d'infidélité, de ses étreintes avec une autre femme. En vérité, la relation entre le personnage de l'ouvrière et Swann, dénuée d'implication émotionnelle, ne faisant l'objet d'aucune intellectualisation, relève d'un autre plan que celui de l'amour entre deux sujets : elle se situerait plutôt dans le plan de l'affection qu'un maître peut avoir à l'égard de son fidèle chien de compagnie. Et cependant, l'ouvrière demeure un type de femme auquel Odette est comparée. Son rôle est donc de représenter l'objet des désirs que peut ressentir Swann quand ils ne sont accompagnés d'aucune pensée, quand ils n'ont besoin d'aucune justification. C'est grâce à ce point de repère que l'on peut situer les « régions » de l'amour de Swann, celle du « désir physique », et l'« au-delà » (*DCS I*, 303). Elle est l'étalon de mesure, la référence, le jalon qui permet au lecteur d'estimer la distance parcourue par le désir lorsque celui-ci est dévié par des aspirations esthético-décadentes.

Pourtant, si l'amour qu'Odette inspire à Swann le transporte « au-delà des régions du désir physique », le héros de la *Recherche*, lorsqu'il se souvient de Swann, dit qu'il s'est arrêté au « stade situé en deçà de l'art », celui de « la beauté de la vie » (*JFF II*, 207). Tout compte fait, l'épisode d'« Un amour de Swann » décrit un égarément particulièrement stérile, entre l'abandon passif aux désirs instinctifs suscités par la jeunesse et la beauté, et la création laborieuse d'une œuvre artistique. Comme dupé par un trompe-l'œil, comme Mme Verdurin se nourrissant des raisins ciselés sur le bois de ses chaises<sup>9</sup>, Swann est attiré par une femme flétrie qui le détourne des véritables œuvres d'art sans pour autant satisfaire son appétit charnel.

## La jeune prostituée

Vers la fin du récit, « cette maladie qu'[est] l'amour de Swann » s'est accrue, s'est « étroitement mêlé[e] [...] à sa santé, à sa vie », au point que « son amour n'[est]

<sup>9</sup> « Le voluptueux pelotage des bronzes par Mme Verdurin » fait également partie des ajouts sur la dactylographie datant de 1911-1912 (D2, f. 26r) ; Cf. LERICHE 1990, 215.

plus opérable » (D2, f. 138r). Serge Béhar développe cette comparaison médicale en ces termes :

C'est qu'il s'est épris d'elle, comme on contracte une fièvre virale. Après une incubation subtilement étudiée par Odette, c'est la période d'état de la maladie. Cet amour désorganise la vie intérieure de Swann, comme un virus cholérique altère les cellules du corps humain. (Béhar 1970, 92)

Sur les placard Grasset, entre l'interrogatoire d'Odette sur ses relations avec les femmes et l'apaisement que lui procurent ses absences lorsqu'elle part en voyage avec les Verdurin, Proust ajoute plusieurs passages<sup>10</sup>, notamment sur les mensonges d'Odette et les tourments de la jalousie. Même quand sa maîtresse le caresse passionnément, Swann reste

<[...] incertain si elle n'avait pas caché quelqu'un dont elle avait voulu faire souffrir la jalousie ou allumer les sens. [...]> (Placard Bodmer 52, à droite de la page 3)

Aussitôt après cette anecdote, avec en guise de transition la simple note de régie : « Alinéa », Proust envoie Swann enquêter dans une maison de rendez-vous où il espère « apprendre quelque chose d'[Odette] sans oser la nommer cependant » (Placard Bodmer 52, en haut et à droite de la page 3. *TP*, 802)<sup>11</sup>. Il y reste « une heure à causer tristement avec quelque pauvre fille étonnée qu'il ne la touch[e] pas » Une scène se déroule avec l'une de ces très jeunes prostituées, qui, à la différence de la domestique et de l'ouvrière, prend la parole :

« Ce que je voudrais, c'est trouver un ami. Alors il pourrait être sur [*sic*], je n'irais plus jamais avec personne. Vraiment, crois-tu que ce soit possible qu'une femme soit touchée qu'on l'aime, ne vous trompe jamais, lui demandait Swann anxieusement. »  
« Pour sur [*sic*] ! ça dépend des caractères ! » (*ibid.*)

La candeur de cette fille, dont la jeunesse est intensifiée par l'adverbe « toute », sa beauté, et le fait qu'elle se trouve à l'entière disposition de Swann, contrastent avec les défauts d'Odette, dont il déplore les mensonges, l'inaccessibilité et dont il se rend compte, quand il étudie son amour comme une maladie, de la laideur (*DCS I*, 303). N'oublions pas cependant qu'il ne fréquente cette maison que pour avoir des informations sur sa maîtresse, et non pour l'oublier dans les bras d'une autre. Même cette jeune fille présentée comme la pureté absolue ne saurait être un dérivatif, car Odette est devenue l'unique préoccupation de Swann, qui ne veut parler que d'elle, d'où l'anxiété de savoir si une femme peut être « touchée qu'on l'aime ».

<sup>10</sup> *TP*, 799-802. Cf. *DCS I*, de « D'ailleurs ses aveux même », p. 364 à « elle ne connaissait pas Odette », p. 366.

<sup>11</sup> Cette rapide association d'idées entre le voyeurisme et la maison close n'étonnera pas ceux qui se souviennent des découvertes du héros à l'hôtel de Jupien (*TR IV*, 394).

Son amour ayant atteint son paroxysme, Swann ne peut se défaire de ses tourments mentaux, même dans ce lieu clôt, dédié aux plaisirs charnels. Néanmoins, pendant ce dialogue décevant pour lui, avant de dire « adieu » à la jeune fille, qui ne connaissant pas Odette, lui est « indifférente », il ne peut

s'empêcher de dire à ces filles des choses comme celles qui auraient plu à la Princesse des Laumes. À celle qui aurait voulu un ami, il dit en souriant : « C'est gentil tu as mis des yeux bleus de la couleur de ta ceinture. » J'ai toujours aimé le bleu répondit-elle. (Placard Bodmer 52, *ibid.*)

Dans les corrections apportées aux troisièmes épreuves<sup>12</sup>, Proust prolonge cette scène et accentue son caractère saugrenu, en mettant en relief l'improbabilité de cette situation où une prostituée et son client ont un échange seulement verbal, et des plus courtois. Proust ajoute dans les répliques des personnages des commentaires métadiscursifs : « Comme nous avons une belle conversation pour un endroit de ce genre », remarque Swann, et à l'entremetteuse, qui est entrée soudainement dans la pièce : « N'est-ce pas que nous avons l'air causons gentiment », demande-t-il. Celle-ci répond :

Mais oui c'est justement ce que je me disais. Comme ils sont sages ! Voilà ! on vient maintenant pour causer chez moi. Le Prince le disait l'autre jour, c'est bien mieux ici que chez sa femme. Il paraît que maintenant dans le monde elles ont toutes un genre, c'est un vrai scandale ! Je vous quitte, je suis discrète. (f. 82v)

Ses employées ne chercheraient donc pas à avoir des manières affectées, à paraître ce qu'elles ne sont pas.

L'échange avec la fille aux yeux bleus, affranchi des tourments de l'amour et du désir, dessine le négatif des interrogatoires imposés à Odette quelques pages plus haut, qui s'apparentaient davantage à des séances de torture mutuelle. Ce lieu de rencontres clandestines devient un espace paisible, où Swann se sent assez en sécurité pour se confier, où les discussions sont amènes, où les filles de joie se distinguent par leur authenticité, leur candeur et leur franchise, enfin où Swann, initialement venu dans l'espoir de raviver sa souffrance par des informations compromettantes sur sa maîtresse, ne trouve aucun motif de tourment et ressort déçu.

Cette scène précède la rencontre avec Mme Cottard qui le guérira complètement en lui apprenant que son amour est réciproque. Mais n'est-il pas déjà en chemin vers la guérison dans ce dialogue avec la fille aux yeux bleus ? « Je ne t'ennuie pas, tu as peut-être à faire ? », lui demande-t-il avant de s'avouer « très flatté » qu'elle aime l'entendre « causer » (*ibid.*). Ce personnage à qui son anxiété aurait

<sup>12</sup> Troisièmes épreuves corrigées, Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, NAF 16756, f. 82 : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53077204b/f1.item.r=NAF%2016756>>

pu donner une attitude frénétique, passionnée, est au contraire parfaitement calme et courtois. Bien qu'il finisse par prendre congé sans avoir oublié Odette, il a su se comporter de la même manière que s'il était le Swann qui souhaite avant tout plaire aux femmes de la classe populaire, celui qu'il était avant qu'apparaissent les symptômes de son amour-maladie.

## Conclusion

Dans *Le Temps retrouvé*, le narrateur revient sur le paradoxe qu'a été, en apparence, le grand amour de Swann pour une femme qui n'était pas « son genre ». Il l'explique par l'habitude de sa présence qui fut « sentimentale car il n'y [avait] pas grand désir physique à la base » ; dans ces situations, « si l'amour naît le cerveau travaille bien davantage : il y a un roman au lieu d'un besoin », et les femmes aimées le sont « cent fois plus que les autres, sans avoir même près d'elles la satisfaction du désir assouvi » (*TR IV*, 599). Désir d'une présence dont il a trop l'habitude ou désir de posséder une femme qui a le mérite de ressembler à une œuvre d'art, il ne s'agit pas, dans tous les cas, d'un besoin qui prendrait sa source dans l'instinct de reproduction, mais d'un désir médiatisé, qui demande le renfort de la mémoire : il faut que sur le visage du présent se surimpriment des visages anciens, ceux de la personne réelle mais dans le passé, ou ceux des personnages qu'ont immortalisés d'illustres fresques florentines.

Après sa guérison, Swann sera atteint d'une deuxième maladie, un cancer incurable. Il mourra sans avoir surmonté son manque de volonté et su atteindre le « fond des choses », qui, « pour Proust [...], n'est accessible que dans l'expérience esthétique ». Aussi ce personnage a-t-il « pour fonction de représenter une tentative non aboutie » (Leriche 1990, 210). À cause d'une « sécheresse morale de sceptique » (Leriche 1990, 226), cet homme par ailleurs fin et intelligent a depuis longtemps « renoncé à appliquer sa vie à un but idéal et la born[e] à la poursuite de satisfactions quotidiennes » (*DCS I*, 207), il a « pris l'habitude de se réfugier dans des pensées sans importance qui lui permett[ent] de laisser de côté le fond des choses ». Alors il laisse s'exprimer de temps à autres sa « muflerie » (*DCS I*, 190), s'amuse à séduire les domestiques, quitte à blesser les sentiments de ses amis<sup>13</sup>, ou caresse une petite ouvrière dans le dos d'Odette, et ces aventures, agréables sur le moment, forment « d'innombrables clichés qui restent inutiles parce que l'intelligence ne les a pas “développés” » (*TR IV*, 474).

<sup>13</sup> Proust donne l'exemple typique d'un ami de Swann qui ne veut plus entendre prononcer son nom depuis qu'il a montré le peu de cas qu'il faisait de lui, prévenant sa cuisinière de la fin de ses visites, négligeant en revanche d'avertir son ami (*DCS I*, 191-192).

Swann a bien reconnu la beauté de l'ouvrière « fraîche et bouffie comme une rose » (*DCS I*, 214), mais sa relation n'est pas demeurée chaste, l'imagination n'a pas eu besoin de combler le manque, aussi ne s'est-elle pas mise à l'œuvre. Le héros de la *Recherche*, au contraire, une fois qu'il s'est décidé à consacrer sa vie à son œuvre, veille à bien nourrir cette imagination comparée « au cheval fameux qu'on ne nourrissait que de roses » (*TR IV*, 565). Pour cela il aimerait que son amie Gilberte l'invite « avec de très jeunes filles, pauvres s'il était possible, pour qu'avec de petits cadeaux [il] puisse leur faire plaisir, sans leur rien demander d'ailleurs que de faire renaître en [lui] les rêveries, les tristesses d'autrefois, peut-être, un jour improbable, un chaste baiser » (*TR IV*, 566). Pour sa part, il sait que ces figurantes furtives et anonymes peuvent être l'« aliment choisi » de son œuvre. Swann, quant à lui, n'a pas vu que ces jeunes filles faisaient partie des « données de la vie » (*JFF II*, 207) qui ne doivent être pour l'artiste « qu'une occasion de mettre à nu son génie » (*ibid.*). Par « ralentissement du génie créateur, idolâtrie des formes qui l'avaient favorisé, désir du moindre effort », Swann n'a plus, devant ces « matériaux » que sont ces jeunes filles, « la force de faire l'effort intellectuel qui seul peut produire son œuvre » (*ibid.*).

## Bibliographie

- BÉHAR, S. (1970), *L'univers médical de Proust*, Paris, Gallimard, « Cahiers Marcel Proust ».
- BOUILLAGUET, A. & ROGERS, B. G. (dir.) (2004), *Dictionnaire Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, « Dictionnaires et références ».
- CARASSUS, E. (1966), *Le Snobisme et les lettres françaises de Paul Bourget à Marcel Proust (1884-1914)*, Paris, A. Colin.
- ERGAL, Y.-M. (2010), « Proust et Ruskin ou la petite fille pauvre à la porte d'Albertine », in K. Haddad-Wotling & V. Ferré (dir.), *Proust, l'étranger*, Amsterdam-New York, Rodopi, « CRIN », en ligne : <[https://doi.org/10.1163/9789042030381\\_005](https://doi.org/10.1163/9789042030381_005)>.
- LERICHE, F. (1990), *La question de la représentation dans la littérature moderne : Huysmans Proust : la réponse du texte aux mises en cause esthétiques*, sous la direction de J. Kristeva, Université de Paris-VII.
- PROUST, M. (1971), *Jean Santeuil* précédé de *Les Plaisirs et les jours [P<sup>J</sup>]*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- PROUST, M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».

- PROUST, M. (2021), *Le Temps perdu [TP]*, édition établie, présentée et annotée par J.-M. Quaranta, Paris, Bouquins, 694-735.
- PROUST, M. (2021) *Les Soixante-quinze Feuilles et autres manuscrits inédits [75 f.]*, édition établie par N. Mauriac Dyer, Paris, Gallimard.
- PROUST, M., dactylographies corrigées d'« Un Amour de Swann », Bibliothèque nationale de France, NAF 16731 [D1] et NAF 16734 [D2] : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53077178n/f1.item.r=NAF%2016731>> ; <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530772139/f1.item.r=NAF%2016734>>
- PROUST, M., Premières épreuves corrigées de *Du côté de chez Swann*, Fondation Bodmer [Placards Bodmer] : <<https://bodmerlab.unige.ch/fr/constellations/autographes/mirador/1072068803?page=082>>
- PROUST, M., Troisièmes épreuves corrigées de *Du côté de chez Swann*, NAF , Bibliothèque nationale de France, département des Manuscrits, NAF 16756 : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b53077204b/f1.item.r=NAF%2016756>>
- PUGH, A. R. (2004), *The Growth of À la Recherche du temps perdu, A Chronological Examination of Proust's Manuscripts from 1909 to 1914, II : 1911-1914*, Toronto, University of Toronto Press.